

L'homme Lénine

Vladimir Sokoline¹

Source: «La Quinzaine littéraire», n°93, 16-30 avril 1970, pp. 20-21.

Vladimir Sokoline est un ancien diplomate soviétique qui vit actuellement en Suisse. Enfant, il a approché Lénine de près, comme le montrent les souvenirs que nous avons choisi de publier en raison de leur ton très personnel et qui tranche sur les généralités dont nous sommes actuellement abreuvés à l'occasion d'un centenaire. Vladimir Sokoline, qui a rompu avec le régime stalinien du vivant de Staline, a brossé un tableau de la vie de ses compatriotes dans un roman naguère publié chez Robert Laffont : *Trois Kopecks*. Le texte qu'il nous a envoyé a été écrit directement en français.

Le 22 avril de cette année, l'URSS célèbre le centième anniversaire de la naissance de Vladimir Ilitch Lénine, fondateur de l'État soviétique et grand inspirateur du communisme mondial. Depuis des mois déjà, tous les peuples de l'URSS, l'école, les entreprises, l'armée, l'information dédient au centenaire les efforts, les prouesses, la fleur de leurs accomplissements.

La stature de l'homme, son rôle, sa légende émergent du brouillard sanglant de notre temps et s'érigent sur le socle cardinal de l'Histoire dans une aura d'amour et de contestation. Le vieux venin s'aigrit, ses séquelles suintent, les cultes ennemis se disputent les droits et les feuilles ruissellent d'eau lustrale à la rose.

De son vivant, Lénine ne fut pas une idole. Sa réflexion critique dans la simplicité n'écrasait pas l'ami qui demandait à voir et lorsqu'il brandissait les armes du courroux, ni caprices, ni orgueil, ni les à-coups cruels ne guidaient son combat. L'infinitesimal démon des vanités futiles ne s'aventurait pas dans l'ombre du prestige et nulle présomption ne ternissait la sobre majesté des projets planétaires.

Les souvenirs sans nombre fleurissent le mémorial. Je le revois, assis devant ce bureau net comme l'établi d'un travailleur de choc : la tête penchée de côté, il lève un regard attentif vers l'interlocuteur.

Là, un éclair moqueur sillonne le sourire ; là, un mot téméraire, une idée trop crue déclenchent le plissement de la lèvre et des rides légères qui ourlent l'oreille fine.

Ilitch vient un instant s'asseoir chez des amis. L'enfant de la maison grimpe sur ses genoux et lui fait part tout haut des « secrets » que l'on chuchote :

« Tu ressembles à Socrate, il n'était pas bien beau ; Papa est plus joli, mais on dirait le tsar, tandis que l'oncle Koba (Staline), avec son foulard affreux et sa vilaine casquette, c'est un vrai voyou, tu ne trouves pas ? »

Ilitch rit très fort, comme un bambin heureux, puis gentiment se dérobe :

1 Sokoline, Vladimir Alexandrovitch (1896-1984), écrivain et diplomate soviétique. Né en Suisse de parents russes sociaux-démocrates. S'engage comme volontaire pendant la Première guerre mondiale, puis rallie les bolcheviques et travaille au Commissariat du peuple aux Affaires étrangères. Nommé 2e secrétaire, puis conseiller à l'ambassade d'URSS à Paris au début des années 30, puis membre de la délégation soviétique à la Société des Nations en 1934, nommé sous-secrétaire général de la SDN en 1937 jusqu'à l'exclusion de l'URSS en 1939. Pendant la Seconde guerre mondiale, réside en Suisse comme officier de liaison avec la Croix-Rouge internationale, refuse d'être expulsé comme espion et est mis en résidence surveillée. En 1945, refuse de rentrer en Union soviétique et s'installe définitivement en Suisse, où il devient écrivain.

« *Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand ?* »

« *Conducteur de tram, et toi ?* »

Je le revois sur la Place Rouge, le 7 novembre 1918, premier anniversaire de la Révolution. Il se tenait à gauche de la plaque commémorative qu'il venait d'inaugurer, à quelques pas seulement de son futur tombeau. On ne se pressait pas autour de lui. Personne pour mendier une marque exclusive. Quelques hommes de la « Vieille Garde » devisaient entre eux, tandis que Trotsky, un peu plus loin, caracolait sur un cheval maigre devant des détachements sans panache de la jeune Armée rouge.

Quelques-uns des « viennent-ensuite » contemplaient la scène en échangeant des propos où l'ironie et un brin de cynisme, se mêlaient à l'admiration. Cinq ans plus tard, des délégués français débouchant sur la Place Rouge où la milice préparait la voie au défilé de troupes déjà belles lançaient, rieurs des : « *Mort aux vaches !* », « *La police avec nous !* », « *A bas l'armée !* » et « *Vive l'armée rouge !* ».

Sans le savoir, ils déchiffraient avec brio le scénario plus discret des novices attardés de l'An Un.

Ilitch fait signe à un jeunot, lui demande des nouvelles de sa famille, l'interroge sur son travail. Peut-être prend-il plaisir à s'entendre rappeler la célèbre bise de 1908, lors du retour à Genève, capitale du refuge. Les petits yeux en vrille sondent le jeune homme qui les voit soudain grands et remplis de douceur. Ce regard, presque fixe l'espace d'une minute, s'implante au fond de l'âme et ne pourra mourir.

L'épouse, attentive et soucieuse, intervient :

« *Volodia, viens, tu prendras froid* ».

Sans escorte, Ilitch et sa femme traversent la Place Rouge. Une voiture les attend près du Musée d'Histoire. Un « *hourra* » solitaire les salue au passage.

Les assemblées, les meetings tant de fois décrits ! Penché, un peu voûté, Lénine parcourt les planches. Les mains tantôt rivées au revers du veston, tantôt projetées en avant, il expose, explique, fait pénétrer l'idée. Son débit curieusement grasseyant module des phrases sans fioritures. Un mot livresque lui échappe-t-il, le voilà traduit en langage général. Il n'est pas le plus grand orateur du pays mais le plus simple, le plus substantiel. Certaines saillies provoquent plus de rires que les siennes, telle péroration déchaîne des tempêtes que ses discours ne provoquent pas, mais, l'ivresse passée, c'est à son enseignement à lui que la pensée s'attache.

Ni ascète ni saint, sans nimbe ni auréole, l'homme Lénine ressemblait à tous ceux qu'il aimait. L'éclat de son génie ne terrassait personne. Le plus effacé des humbles ne bégayait pas devant lui.

Le demiurge est venu plus tard, des histoires d'outre-tombe. Lui se trompait, avouait, réparait si possible, et même s'excusait. Ce n'était pas « le rêveur du Kremlin » que Wells imagina, mais le chef de file engagé dans un monde sans route, un monde inexploré aux fondrières piégées. Ni géants maléfiques ni moulins à vent pour cet homme de justice. Peu d'aléas, au fond, mais des erreurs humaines, l'héritage séculaire et l'ennemi puissant.

Je me souviens du soir où, figé à mon poste, j'attendais les nouvelles que le cœur refusait. Implorant du regard le cadran de l'automatique, je crois que je priais pour que rien n'arrivât.

« *Il est mort. Faites venir le sculpteur et les anatomistes, les embaumeurs aussi, mais ne leur dites rien* ».

C'est ainsi qu'en secret, le 21 janvier 1924, j'appris en frémissant, la mort du chef aimé dont d'immenses multitudes chérissent la mémoire dans le recueillement.